

Témoignage d'A. Vaugelade, codirectrice de la collection albums à l'école des loisirs (entretien à distance du 10 avril 2020)

Anaïs Vaugelade :

Je m'occupe d'une partie assez modeste du catalogue des albums de *l'école des loisirs*. Cela concerne entre 7 et 12 livres par an, des créations uniquement (ni achat de droit ni réimpression).

Je suis arrivée à *l'école des loisirs* comme autrice et illustratrice, à 19 ans, et puis je suis devenue éditrice progressivement, d'abord en prenant la charge du comité de lecture, puis en accompagnant le travail des auteurs trouvés au comité... Il faut savoir que les « livres » trouvés par ce biais-là sont rarement « tout à fait encore des livres ». Ce qu'on trouve la plupart du temps dans les enveloppes envoyées aux comités de lectures, ce ne sont pas des livres mais des personnes, des personnes qui ont une tournure d'esprit particulière, un humour particulier, une façon bien à elles d'aborder tel ou tel sujet de façon... Il faut du temps, parfois plusieurs années, pour arriver à une « forme », à un livre qui vaille la peine d'être publié. Je me suis, comme ça, trouvé à être l'interlocutrice d'auteurs « in progress », et au terme de ce travail, j'étais, de fait, leur éditrice. Pendant quelques temps, Arthur Hubschmid, l'éditeur historique de *l'école des loisirs*, a gardé un œil sur ces productions, qu'il validait, bonifiait parfois d'une remarque... Et puis au bout d'un moment, il a considéré que ces auteurs-là étaient les miens et donc ça a basculé en un contrat de codirectrice de collection à son côté. Lorsqu'il a pris sa retraite, c'est son assistante, Christelle Renaud, qui a repris sa partie de la collection album.

Enquêteur : Quel est votre parcours culturel ?

Anaïs Vaugelade :

Vous vous doutez bien qu'à 19 ans, j'avais un parcours culturel assez modeste. Je vivais dans un tout petit village et j'ai débarqué à Paris à 17 ans. J'avais des envies d'écriture et de peinture à cette époque-là. Après c'est un enchaînement de hasard, de circonstances et puis de détermination aussi à gagner ma vie. La question de « comment gagner sa vie » était centrale à ce moment-là : ma mère faisait vivre une famille de cinq avec un salaire d'institut et mes parents n'étaient pas vraiment disposés à me payer des études.

Enquêteur : Quelles ont été vos études, avant ça ?

Anaïs Vaugelade :

Un bac A3, option dessin, dans un lycée de Carcassonne. Ensuite, je suis venue à Paris, j'ai fait une petite moitié d'année à l'école Estienne, une classe de « mise à niveau » pour des BTS d'arts plastiques, que j'ai abandonnée à Noël, pour rentrer au mois de septembre suivant aux arts déco de Paris. Le premier livre proposé à *l'école des loisirs*, c'était dans la même année. Aux Arts déco, je n'ai pas fait d'illustrations, j'ai fait de la photo. J'ai donc fait de la photo après avoir commencé à publier.

On est évidemment fait de ce qu'on a vu etc., mais si je dois parler d'un bagage culturel, je dois raconter que ma mère était institutrice et avait commencé son activité à peu près en même temps que *l'école des loisirs*. Elle avait pour sa classe et pour la maison une jolie bibliothèque de livres pour enfants, et comme on vivait dans un village très isolé sans télévision, et où il n'y avait pas de bibliothèque, ces quelques livres là, je les ai lus, relus et re-relus.

Enquêteur : Quels livres par exemple ?

Anaïs Vaugelade :

À l'époque, *l'école des loisirs* publiait beaucoup moins que maintenant. L'offre était beaucoup moins pléthorique. J'ai lu ce qui fait aujourd'hui le fond de *l'école des loisirs* : Maurice Sendak, Arnold Lobel, Ungerer. Par période il y a eu des abonnements à Bayard Presse aussi, à Piranah, au journal de « la hulotte » aussi.

Enquêteur : Vous baigniez dans les livres.

Anaïs Vaugelade :

Baigner, ce serait beaucoup dire parce que mes parents n'étaient pas très littéraires ni très cultivés, mais ces livres-là pour enfants que ma mère utilisait pour sa classe et qu'elle ramenait à la maison et vis-et-versa, ceux-là, ce petit lot, je le connaissais vraiment bien.

Enquêteur : Paris à 17 ans et autrice à 19 ans, ça va quand même très vite ?

Anaïs Vaugelade :

Oui. Comme je vous disais, il y avait une urgence. J'ai beaucoup travaillé. Mon premier livre, je l'ai quand même refait 9 fois avant qu'il ne soit publié, intégralement, les dessins, la mise en couleur. J'étais très déterminée.

Enquêteur : Votre premier succès intervient à quel moment ?

Anaïs Vaugelade :

Avec mon troisième livre qui s'appelle *l'anniversaire de Mr Guillaume*¹. J'avais 21 ans.

Enquêteur : Pour vous, qu'est-ce que l'édition ?

Faire l'éditeur, dans mon cas, ce n'est pas « sélectionner » les livres qui nous plaisent et rejeter ce qui nous plaisent moins. J'accompagne des auteurs. Il y a beaucoup d'aller-retour entre les manuscrits et la version définitive. J'ai en face de moi non pas un « fournisseur de produits culturels », mais une personne. Donc, on parle, et ça chemine, ça chemine jusqu'à un livre dont tout le monde est content.

Bien sûr je n'oublie pas qu'on est quand même dans une littérature de genre, je n'oublie pas de quelle manière toute cette petite économie fonctionne. Mais je ne pense, vraiment, vraiment, vraiment jamais en termes de « est-ce que cela va vraiment intéresser les enfants ? ». Je trouverais cela complètement insultant. Parce que je ne sais pas plus que quiconque qui sont « les » enfants. Ils ont comme n'importe quel adulte droit à une individualité. Ma conviction, c'est que si on arrive à un bon livre, il touchera forcément un certain nombre de personnes.

Enquêteur : J'imaginai davantage que vous aviez en tête le gout des enfants, plutôt que cet accompagnement d'un auteur qui est en train de créer.

¹ L'album est sorti en 1994

Anaïs Vaugelade :

Chaque éditeur avance avec ce que j'appelle, pour rire, « son dogme ». Mon dogme à moi, c'est qu'on peut parler d'absolument de tout à des enfants. La vraie question est la façon dont on en parle. Je n'aime pas beaucoup l'allusion, le second degré. J'estime qu'il faut que tout soit contextualisé à l'intérieur du livre, sans que l'auteur présuppose de la culture des enfants. Et tout cela en 32 pages d'album... à partir de là chacun se débrouille comme il peut, et moi j'accompagne les auteurs dans ce cheminement, dans cette réflexion. Et je veille aux détails.

De mon point de vue, un bon album n'est ni un livre de texte ni un livre d'images, mais une narration bien particulière qui se tricote entre le texte et l'image. Là-dessus j'ai évidemment fini par acquérir une espèce de petit savoir-faire. Avec mes auteurs, on travaille beaucoup le montage, la façon dont ça s'accroche, le rythme. La qualité d'un album tient beaucoup au rythme, de mon point de vue. Ça c'est la partie presque technique-pas une technique de dessin, aucun dictat esthétique, mais un soin à cette sorte de grammaire du texte/image.

Enquêteur : Vous ne vous sentez pas investi d'une mission d'éducation littéraire des enfants, vous pensez d'abord à l'auteur et à l'histoire.

Anaïs Vaugelade :

Je pense que ça n'a rien d'anodin que je fasse ce métier-là, à cet endroit-là, depuis de nombreuses années. Si l'enfance n'était pas du tout mon sujet, je ferais autre chose. Il y a quand même d'autres domaines de la culture où l'on gagne plus d'argent et l'on a plus de reconnaissance. Ça correspond à quelque chose qui me motive et qui m'intéresse. Maintenant, parler de mission... Ce n'est clairement pas la littérature de jeunesse qui impacte le plus la jeunesse aujourd'hui. Il y a d'autres médias qui sont beaucoup plus efficaces pour ça.

Enquêteur : Vous êtes plutôt une résistante alors.

Anaïs Vaugelade :

Non plus. Je ne suis pas en guerre contre le jeu vidéo par exemple. Il y a des jeux vidéo absolument sublimes. Le problème, ce n'est pas le jeu vidéo, c'est le temps passé à l'écran et ce que ça peut produire d'un point de vue neuronal. Mais la créativité du jeu vidéo est d'une grande poésie. Je ne vois pas pourquoi je me mettrai en résistance contre ça.

Enquêteur : C'est plutôt d'avoir un équilibre entre ces médias culturels.

Anaïs Vaugelade :

Oui, c'est à dire que le livre reste un objet terriblement concret. Il est là, il est posé, on le prend, on tourne les pages, il ne vous absorbe pas tant que ça. Il demande un effort de concentration. Je ne dis pas qu'il n'y a que ça qui compte, mais c'est autre chose que je veux bien continuer à faire vivre.

Enquêteur : Quelles sont les qualités d'un bon éditeur ?

Anaïs Vaugelade :

Je ne sais pas parler pour les autres éditeurs, mais je peux dire comment moi je travaille. Le plus important est qu'il y ait une rencontre de personne à personne. Comme je suis de la partie, j'ai tendance à être très investie, à participer même ... Il y a des auteurs que cela insupporte. Ce n'est

pas très grave, simplement : on ne va pas travailler ensemble. D'autres éditeurs leur conviendront mieux.

Je pense être une éditrice assez intuitive. Les gens avec qui je travaille sont souvent très jeunes, sans expérience du tout, ils ne savent pas plus que moi quels auteurs ils vont être et quels illustrateurs ils vont être. Pourtant, on arrive presque toujours, je dirais dans 99, 99% des cas, à un livre, puis à une œuvre. Donc, il y a aussi une affaire, pas de pari car ce serait désobligeant, mais de confiance, confiance accordée à ces personnes (et à mon intuition). Alors voilà, d'un côté j'ai ce côté pragmatique, 'valorisation de l'artisanat de l'album' ; et en même temps tout démarre par une confiance, là ou bien souvent, les éditeurs attendent que le livre soit advenu pour se prononcer.

Enquêteur : J'avais cette image-là dans la tête même si j'imaginai bien qu'il y avait un travail de relecture, des aller-retours. Par rapport à ce que vous me dites, je pense désormais plus à un accompagnement vraiment très serré de l'auteur.

Anaïs Vaugelade :

Ça se termine en amitié dans la plupart des cas.

Enquêteur : C'est de l'ordre de l'intime cette écriture... Et si je vous demande quelles sont les caractéristiques d'un bon livre, vous allez me dire, ça dépend de tellement de choses... ?

Anaïs Vaugelade :

Oui, même si je disais 3 ou 4 points qui comptent à mes yeux, dans la mise en application de ces 3 ou 4 points, vous auriez des exceptions.

Enquêteur : est-ce que vous avez quand même une représentation de ce que peut-être un bon livre pour un enfant ?

Anaïs Vaugelade :

Mais lequel ?

Enquêteur : Vous ne savez pas quel sera votre lecteur, mais vous avez peut-être un lecteur idéal ?

Anaïs Vaugelade :

Dans la mesure où je ne sais pas qui va être mon lecteur, je ne vais pas viser quelqu'un dont je ne sais pas qui il est, à quoi il ressemble, ce qu'il attend.

Les auteurs non plus ne font pas ce qu'ils veulent. Je dis n'importe quoi mais peut-être le rêve secret d'Audrey Poussier aurait été d'être Claude Ponti, mais elle n'est pas Claude Ponti, donc il faut qu'elle fasse avec Audrey Poussier. L'objectif, c'est d'amener Audrey Poussier au meilleur Audrey Poussier possible, ce n'est pas autre chose.

Souvent, dans le travail, les auteurs sentent que « ça ne va pas », ils arrivent même à pointer l'endroit où il y a une gêne, un embarras, mais ils manquent de recul pour trouver la solution. Et en général, j'en ai une. Cela ne veut pas dire que c'est la bonne, et surtout, ça ne veut pas dire que c'est la leur... Mais j'en ai une. Notre dialogue, ce n'est pas une élucubration sur « pourquoi ça ne va pas », mais une proposition qui provoque aussitôt une contreproposition, etc., etc. Souvent, ça avance comme ça.

Enquêteur : Vous n'avez pas en tête un lecteur type et donc vous ne pensez pas forcément à la diversité des milieux sociaux des enfants ?

Anaïs Vaugelade :

Ça rentre en ligne de compte. Il faut que tous les éléments nécessaires à la compréhension soient dans le livre. Je ne dis pas qu'on ne se trompe pas, mais dans l'idéal, le livre devrait pouvoir être parachuté n'importe où.

Enquêteur : Et pourtant dans un texte, il y a toujours une grande part d'implicite.

Anaïs Vaugelade :

Les différentes couches de lecture sont une chose à laquelle on fait très attention. La couche superficielle de lecture, la première couche, la couche UN doit être parfaitement compréhensible. Tous les éléments de sa compréhension doivent être fournis dans le livre. Mais cela n'empêche pas qu'il y ait d'autres couches, toute une épaisseur même. Mais la lecture de la première couche ne doit pas en être gênée.

Enquêteur : Pour l'enfant, est-ce que le livre doit être agréable à lire, est-ce qu'il doit lui poser des questions ?

Anaïs Vaugelade :

Ça dépend des livres, des sujets.

Enquêteur : Finalement, vous faites un métier passionnant parce qu'il y a une grande variété d'offres, de potentialités. Est-ce que vous avez observé des changements dans votre façon d'accompagner vos auteurs ?

Anaïs Vaugelade :

Derrière tout cela, il y a quand même une économie.

Il y a encore 10 ans, quand je faisais le livre d'un débutant, je pouvais tout de même espérer en vendre 2500 - 3000. En-dessous, cela n'arrivait pas. Pourquoi ? Parce que l'offre était moins pléthorique. La littérature jeunesse était une littérature peu médiatisée, le succès se faisait au titre à titre et pas sur le nom d'auteur.

Il faut aussi dire et redire qu'on publie trop, alors que les lecteurs n'achètent pas plus. En conséquence de quoi, cette surproduction ne nuit pas tellement aux éditeurs, qui, finalement, engrangent à peu près le même volume de ventes. En revanche, elle est dramatique pour les auteurs qui doivent diviser en 30 une part de gâteau initialement prévue pour 10. C'est un vrai, vrai problème.

Il y a aussi que les bibliothèques publiques d'il y a 20 ans étaient mieux dotées en argent, et elles n'étaient pas soumises à l'injonction de sortie. (Alors que maintenant, si j'ai bien compris, les budgets sont révisés en fonction des sorties de livres. Les bibliothécaires ont tout intérêt à ce que les livres sortent beaucoup donc à aller chercher du côté des best-sellers et des livres médiatisés.). Tout cela fait que, maintenant, un jeune auteur inconnu qui sort un livre sur lequel il a passé beaucoup de temps, ce livre ne se vendra plus de façon attendue à 2500-3000 exemplaires mais à peut-être... 900 exemplaires ? Déjà, en en vendant 3000, on remboursait à peine son « à-valoir », alors vous vous doutez avec 900... Un à valoir de *l'école des loisirs*, c'est 3000 euros. 3000 euros pour un livre sur lequel on a passé trois ans...

Et puis, un livre qui s'est vendu à 900 exemplaires, autant vous dire que sa vie va être courte. Les libraires n'ont pas envie de s'embarasser d'un objet que personne n'a identifié. Le livre est retourné. Il va moisir pendant un temps sur les étagères du stock et puis si personne n'en commande au bout d'un moment, on va faire une diminution de stock et un pilonnage partiel. Ce que *l'école des loisirs* ne faisait quasiment jamais, quand j'ai commencé.

Je reviens à mon auteur. Comment, moi, je peux lui demander de fournir un travail aussi soutenu pour son deuxième livre, après un naufrage financier ? Je ne peux pas. Mon travail est modifié. Je deviens nécessairement plus prudente avec les auteurs qui sont à l'aube de leur travail. Je pense qu'il y a des auteurs qui se perdent comme ça.

Là-dessus, avec Arthur Hubschmid, l'éditeur historique, on avait une vraie divergence.

Il avait à l'esprit une certaine qualité, un certain niveau à atteindre, une barre ; il y a ceux qui l'atteignent et qui passent au-dessus, et ceux qui ne l'atteignent pas. L'obstination pour arriver jusqu'à la barre, c'est une tournure d'esprit qui est certainement une qualité, mais ce n'est pas une qualité qui fait forcément le bon auteur. Pourtant cette opiniâtreté devient un critère de sélection central.

J'ai parmi mes auteurs, et je ne dirais pas de noms, des gens qui maintenant font des succès, mais qui n'auraient pas eu, disent-ils, une assez grande confiance en eux-mêmes pour encaisser trois, quatre refus.

Il y a tellement de livres qu'on peut dire que tant pis, ce n'est pas grave, un auteur de plus ou de moins... Mais ça me fait un peu mal au cœur quand même.

Enquêteur : Je reviens au monde de l'enseignement. J'imagine qu'à aucun moment, vous n'envisagez un usage pédagogique d'une œuvre que vous êtes en train d'accompagner dans sa création ?

Anaïs Vaugelade :

Je ne l'envisage pas, ce n'est pas mon métier. Après sa sortie, chaque lecteur s'empare du livre à sa manière. C'est le travail de l'enseignant de savoir ce qui est utilisable, de quelle manière, et avec quelle cadence.

Enquêteur : Est-ce que l'usage des nouvelles technologies bouleverse ce rapport aux livres ?

Anaïs Vaugelade :

Quand j'étais petite, il n'y avait pas la télé, il y avait le ciné-club une fois par mois et tous les films n'étaient pas pour enfant, et donc évidemment l'offre culturelle était ridicule par rapport à ce dont dispose aujourd'hui un enfant.

Enquêteur : Du côté de l'édition avez-vous vu des changements ?

Anaïs Vaugelade :

L'école des loisirs a fait une brève tentative du livre numérique, c'est-à-dire un objet conçu dans un format numérique. C'était très bien par rapport à ce marché, mais peu rentable.

On a aussi une collection, « les albums filmés » qui sont diffusés en ligne ou en DVD. Ils n'ont pas vocation à remplacer le livre (c'est quand même très rudimentaire). C'est un à côté, un accompagnement que les bibliothécaires et les enseignants semblent aimer.

Enquêteur : Comment se fait la sélection des albums filmés ?

C'est Guillaume Fabre qui s'en est occupé. Il a fait assez simple : il a regardé les chiffres, les livres dont le succès est déjà avéré, et puis il a essayé d'avoir un ensemble représentatif des différents auteurs publiés par la Maison. Contrairement aux livres, ces « livres filmés » ne sont pas des créations.

Enquêteur : Merci infiniment pour cet entretien, Anaïs Vaugelade !